

À corps perdu, corps défendant

Jean Larose

Numéro 200, janvier–février 2005

Les enseignements de la culture

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18812ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Larose, J. (2005). À corps perdu, corps défendant. *Spirale*, (200), 71–75.

À CORPS PERDU, CORPS DÉFENDANT

JE PENSE à ce prêtre dont je servais la messe et qui, après le divin sacrifice, me coinçait contre une table dans la sacristie pour frotter sur moi longtemps son membre. Sous sa caresse, il m'ôtait Dieu en échange de lui. Comme il m'exilait du monde en m'enveloppant dans sa robe! Mon étouffement, mon angoisse! pendant qu'il me retenait d'autorité par l'oreille, cruellement pincée, ignorant mes plaintes ou peut-être s'excitant de mes supplications qu'il me laisse partir. En me violant, il me damnait.

Dans *Socrate-Eros, éducateur*, Aline Giroux pose le dilemme de la séduction « *non seulement telle qu'elle est présente dans la relation pédagogique, mais telle qu'elle devient elle-même pédagogue* ». Toute séduction n'est pas pédagogue, mais l'enfant « *se laisserait-il conduire s'il n'était pas séduit?* » Socrate n'enseigne pas, il pratique une philosophie qui est une *thérapie du désir*. « *L'arsenal des interrogations, les détours de l'ironie, le choc des apories et le jeu des réfutations logiques sont autant de moyens thérapeutiques servant à démasquer les rationalisations pour mettre à [sic] jour les véritables raisons d'agir, les mobiles inavouables, les motifs déguisés, les intentions obscures des actions.* » Pour Socrate, séduire les jeunes gens, c'est donc « *les tirer à côté, les séparer de leur culture, les entraîner ailleurs. Il montre que la cité est mauvaise éducatrice, parce qu'elle est instigatrice d'opinions fausses* ». Éduquer la jeunesse, c'est lui insinuer le génie de rompre avec le mensonge social. Visant cela, mieux que de faire douter son auditeur des évidences de sa culture, Socrate le retourne contre sa propre évidence. « *Socrate choisit, pour engager le dialogue, une question telle qu'elle met en cause l'identité même ou la raison de vivre de l'interlocuteur.* » Si la méthode socratique exige de prendre en compte les dires de l'élève, cela n'entraîne pas qu'elle l'encourage à s'affirmer lui-même. La maïeutique ne renforce pas l'« *estime de soi* », mais au contraire dérouté l'identité d'un jeune citoyen en l'entraînant à lutter contre la manière dont le langage ordinaire ensorcelle son intelligence.

« *La pensée n'est pas le sujet qui pose devant soi un objet qu'il examine et qu'il évalue, rappelle Jean-Luc Nancy, dans La pensée déchirée (2001). Elle est cela qui ne se trouve que dans ce qu'elle pense, [...] pas une opération ni même une action. C'est un geste et une expérience. [...] Cet*

élan sans réserve — sans retenue, qui ne refuse rien — est à lui-même, plus que tout autre accomplissement, sa destination et son but d'emblée situé au-delà des buts en général. » Que signifie transmettre la culture, pour le maître qui, prenant cette idée au sérieux, veut dérober l'éducation à la comédie universitaire d'une « *société du savoir* »?

Maître Socrate, dit Giroux, avant tout est « *maître sur les choses de l'amour* ». Ce qu'il apprend de Diotime, sorcière de l'amour, est au principe de sa méthode pédagogique. Enseignant qu'Eros ne doit pas représenter pour le disciple le bonheur de la possession, mais la « *conscience de son manque et le désir de remédier à son manque* », Socrate pousse sa leçon, dans le *Banquet*, jusqu'à railler les frôlements d'un disciple : « *Quelle bonne affaire ce serait, si la sagesse était une chose telle que de celui de nous qui en est le plus plein, elle coulât dans celui qui en est vide, à condition que nous soyons en contact l'un avec l'autre.* » Nul n'est séducteur s'il n'a d'abord été séduit. Jadis, le maître a lui-même porté la robe prétexte, frangée de sang frais, il a excité la main fouilleuse d'un maître passionné par sa matière. Parce qu'il a connu son propre *daimon*, il peut révéler le sien à l'élève. « *Alcibiade adolescent a été séduit; il lui restait à comprendre que la connaissance ne se transfère pas — et surtout pas par la soumission ou l'aliénation de celui qui est conscient d'en manquer à celui dont il imagine qu'il la possède. La question radicale, ici, n'est pas "Comment faire pour que Socrate m'aime?" mais bien "Qu'est-ce qui me fait croire que ce manque serait comblé si seulement Socrate m'aimait d'amour?"* » Du maître désirable de savoir, l'élève doit donc grandir jusqu'au maître admirable de soumission aux amoureuses dispositions qui le mettent lui-même en jeu — éros excitant la conscience de son défaut de savoir. Révéler son *daimon* à l'élève exige donc aussi du maître qu'il se montre manquant, qu'il donne à admirer la nudité risquée de son penser. Tout en sachant modérer la propension des élèves à surestimer la fellation des savants pour l'enrichissement direct de leur matière grise, le bon maître dispense un enseignement qui procède du même élan que le désir de s'y prêter.

Relisant *The Closing of the American Mind*, je suis frappé par l'insistance d'Allan Bloom sur la perte, ou le dévoilement, dans l'éducation, de

ce procédé économique que Freud appela *sublimation*. Ce sont les étudiants encore vierges qui aiment et comprennent le mieux la littérature, dit Bloom, et il y en a de moins en moins dans mes classes (l'auteur écrit vers 1985), de ces jeunes gens qui ne se sont pas encore trouvés sexuellement, qui ont gardé la fraîcheur, la curiosité naïve, le charme fiévreux de la pulsion sexuelle insatisfaite. Les autres, la majorité, blasés sur le sexe, n'étant plus à la recherche de la connaissance, n'offrent pas prise à la séduction pédagogique.

Je me souviens d'un étudiant troublé, beau jeune homme à fleur d'inconscient, dont l'angoisse se traduisait en passion pour Rimbaud et pour Kafka, en poèmes aussi, textes remarquables où la peur de ne pas être aimé inventait des images poignantes, car il avait de la culture et maîtrisait les formes. Au milieu du trimestre, il se découvrit *gai*. Du jour au lendemain, la littérature fut pour lui démasquée comme dérivation idéaliste et mensonge esthétique de sa vérité sexuelle. Il se promet encore d'écrire, un jour, mais il n'écrit plus, et à l'âge, qui passe vite, où il pourrait se former, il ne connaît pas d'œuvres plus vraies que la vérité exorbitante, à corps retrouvé, à corps perdu, qu'il reçoit chaque jour comme une eucharistie, de la sodomie passive.

Suivons un *gai* dans un sauna de la rue Sainte-Catherine : cent types nus, sans même la médiation élémentaire d'avoir à se présenter, pour faire un peu connaissance, avant de s'enfiler, offrent au premier venu toutes satisfactions imaginables. Quand je dis *imaginables*, c'est une façon de parler. Sans la distance à franchir, la pulsion ne trépigne jamais dans l'inquiétude soupirante, ne connaît pas de stase imaginaire avant de se décharger. Pas non plus de Dieu, d'éros ou de quelconque Tiers de culture pour faire prendre conscience au sujet de ce qui lui manque. Rien de perdu, fors le manque. Reste un sujet, son identité encore affermie par l'évanouissement de tout autre sujet. Or « *la pensée ne pense que malgré elle, à son corps défendant, pourrait-on dire. Elle ne pense que là où le contrepois de l'autre pèse assez pour qu'elle commence à penser* », écrit Derrida dans *Le toucher*, Jean-Luc Nancy (2000). C'est peut-être pour cela qu'il est si difficile d'en revenir, la *gaieté*. La satisfaction immédiate, supprimant le défi érotique de l'existence de l'autre, bétonne en l'état.

On dirait qu'il arrive aujourd'hui cette nouveauté dans l'histoire, d'une culture réellement contre la culture, d'autant plus vraie qu'elle démasque plus sauvagement la vérité sexuelle autrefois refoulée. En dernière analyse, contre-culture signifie peut-être culture sans sublimation, culture qui s'excite au franchissement de toutes les limitations, refoulements et diversions par quoi l'éducation fut toujours imposée à la jeunesse pubère.

Hannah Arendt s'effrayait, dans les années soixante, de l'autorité que prenait sur la jeunesse un nouveau pouvoir, celui de la culture des jeunes, alors en voie de conquérir son autonomie par rapport à la culture des adultes. Ce pouvoir, idéalisé par un monde adulte qui en espérait son propre salut, ce pouvoir sans autre cause que l'oppression de la jeunesse par le pouvoir des adultes, cette révolte en soi suffisante à sa propre cause, ou sans cause — de *Rebels without a Cause* —, Arendt a vu qu'il exercerait sur l'enfant une autorité contre laquelle, à la différence de celle des adultes, il ne pourrait plus se révolter. Comment un enfant seul pourrait-il se soustraire à l'autorité collective de ses pairs? Cette contre-culture a tellement prospéré, et les jeunes de ce temps-là devenus vieux sont restés tellement attachés à leur culture adolescente, que l'on peut aujourd'hui s'émerveiller du paradoxe suivant : le monde autonome de la jeunesse est devenu majoritaire, la marge a repoussé le centre dans la marge et occupe le centre de la culture et cela — à la différence des autres révolutions qui ont gagné dans l'histoire — sans renoncer à la rébellion. Philippe Muray appelle *rebellocrate* un pouvoir qui — comme tel ministre de l'Éducation en France haranguant les écoliers — prêche à ses administrés de se révolter contre le système... Mais qu'est-ce que ce système? Quel est le pouvoir ennemi d'une rébellion sans cause, qui renaît toujours pour elle-même, quelque satisfaction qu'on lui accorde? La sublimation. Le trait le plus coupant de la rupture qui se précipite en Occident depuis les années soixante, c'est le changement de signe du refoulement de la sexualité et la perte de la sublimation comme ressort essentiel de l'édification sociale, de la création artistique, de l'éducation, et même des rapports amoureux. Pendant la période de la vie où l'animal sexuellement mature consacre déjà ses forces vives à la satisfaction sexuelle, l'humanité jusqu'à nous — nous, la *génération lyrique* de Ricard — imposait au jeune homme,

plus encore à la jeune femme, de détourner la pulsion sexuelle vers un but socialement louable, comme de devenir cultivé, savant, compétent, organisé, et même amoureux de telle manière que, différée quant au but, la pulsion sexuelle dût lier sa famille à une autre par le mariage avant de pouvoir s'assouvir. J'ai lu dans le magazine *Clin d'œil* d'août dernier, qu'aujourd'hui, à l'école secondaire, voire à la fin du primaire, dès onze, douze ans, il faudrait *pour bien faire* qu'une fille passe la première fois par une pénétration des *trois trous*; il serait devenu banal, entre *fuck friends*, de se faire une fellation dans les toilettes pendant la récréation. Comment séduire avec *Ô temps suspends ton vol et vous, heures propices, suspendez votre cours!* un type de quinze ans, tout hébété ou agité de la jouissance qu'on vient de lui arracher dans les toilettes — peut-être de surcroît *gelé* par un *joint*? L'ivresse narcotique par-dessus l'ivresse sexuelle achève de satisfaire immédiatement et directement la pulsion sexuelle, laquelle n'offrirait donc plus aucune possibilité de réinvestissement sublimatoire sur la culture? Jadis, on se retenait la pulsion à deux mains quand on allait courtiser une femme; on rentrait chez soi et on se branlait en fantasmant, honteux, coupable, sur ses *appas interdits*; puis on finissait sa *version latine*, laquelle, bourrée de mots incertains ou à double sens pour l'imagination obsédée, pouvait mener à recommencer. Maintenant, on se détend le sexe à fond avec celle que notre désir n'a plus à *crystalliser* par l'imagination, on ne fait pas ses devoirs, on se vante même de ne pas aimer lire, et c'est toute une différence de civilisation. Celui qui aime lire aujourd'hui, il se culpabilise de ne pas encore avoir su franchir la frontière de l'ancienne culture à la nouvelle. Sans doute, une fellation dans les toilettes était possible au collège classique — tout a toujours été possible. Mais la culture était faite *pour* en détourner le désir vers d'autres buts, puisque la culture était faite *par* le désir détourné vers d'autres buts.

C'est cette culture détournée et détourneuse de sexe qui paraît désormais scandaleuse, un vrai mensonge. De tous côtés résonne, encore et toujours, le cri de Théophile Gautier : « *Plutôt les barbares que l'ennui!* » dont George Steiner a écrit qu'il fut, au XIX^e siècle, l'annonce prophétique de notre vingtième. Roland Giguère lui fait écho : « *nous saluons l'envahisseur/car l'envahisseur luit/dans notre nuit*

confuse/comme un souffle d'espoir. » Et Constantin Cavafys : « *qu'allons-nous devenir sans Barbares? Ces gens-là, c'était une espèce de solution...* » — Et tant d'autres...

Le rock, musique qui, contre l'ennui, singe la barbarie, à la différence des musiques qui l'ont précédé, accomplit l'acte sexuel au lieu de l'évoquer. Il n'est pas symbolisation mais réalisation effective, pas suggestion érotique d'un objet voilé, appel de cet objet, mais décharge sexuelle et possession hallucinée, adéquate à l'omnipotence et à la *vérité* de soi. C'est ainsi qu'il faut comprendre l'étrange doléance de Bloom, que la jeunesse rockeuse et sexuellement active de ses élèves ne connaît plus éros. Éros en effet n'est pas le sexe, mais le désirable manque en soi du tiers qui inspire le désir. On peut avoir un plaisir fou sans connaître éros.

Mais doit-on croire avec Bloom que l'étudiant sexuellement satisfait ne saurait être accessible à la beauté littéraire, ni même à la curiosité générale de connaître? Un jeune humain sexuellement actif depuis l'adolescence aurait-il perdu la possibilité de s'exalter pour un objet spirituel? Devons-nous vraiment regretter l'ancien étudiant, qui après tout était un attardé sexuel, en bonne voie de névrose obsessionnelle et de misogynie chronique à force de frustration, de refoulement platonique, de culpabilité? Idéalisons-nous ce fiévreux, ce maladroit qui recherchait des satisfactions médiocres dans le risible *enfer* des livres à l'*Index*? On ne peut suivre Bloom là-dessus, l'expérience dément de cent manières que les jeunes gens qui ont eu une vie sexuelle précoce et satisfaisante perdent pour de bon cette possibilité. Bloom a eu du génie pour dire quelle perte inouïe subissait notre culture, mais il lui manque la foi qui crée, son livre rancit vite.

Il me semble que nous ne faisons que commencer à comprendre ce qui s'est précipité dans les années soixante. Ainsi, par exemple, une culture sans sublimation (objet à peine pensable), serait une culture désireuse d'accueillir ce qui jusqu'alors devait être forclos pour parer à la psychose. Ce qui fut la définition de la réalité même est donc en train de devenir une certaine limite historique de la culture. Quand Proust, pour expliquer le fonctionnement de la mémoire involontaire, en appelle à « *la loi inévitable qui veut qu'on ne puisse imaginer que ce qui est absent* », il se trompe peut-être en la croyant inévitable. L'imagination du présent devient pensable si

une certaine limite est abolie, comme dans l'ivresse alcoolique ou l'hallucination narcotique, au cinéma ou au concert — quand un concert est mis en féerie dans une cathédrale de lumière, comme à Nuremberg.

Grâce au dévoiement de la sublimation, ce mécanisme de création et d'enseignement de la culture vieux comme le monde, l'Occident s'installe en position de décadence. Comme si désormais notre civilisation, du déménagement faisant sa maison, de l'*Unheimlichkeit* son *home*, se développait au bord de sa fin, sur la frange de sa robe, au vertige de sa faille, voulant étendre sa force en jouissant de sa défaillance. Pour la première fois dans l'histoire, une culture érige en principe politique la satisfaction directe de la pulsion sexuelle, pense pouvoir le faire durablement, et même y asseoir sa domination du monde. Car en plus, c'est un principe messianique! Voilà la *pogne* qu'un Ben Laden ne saurait saisir : l'Occident prévient sa décadence en faisant pour lui-même et prêchant aux nations le pari progressiste de la *désublimation*. Acculturer l'Islam à la désublimation, faut le faire! Bush n'est peut-être pas à la tête de la croisade qu'il croit...

Brodant sur le mot lapidaire de Georges Bataille : « *Je pense comme une fille enlève sa robe* », Christian Pringent écrit, dans *Le Professeur* : « *Le professeur dit la chute de ta robe est comme ma pensée ma pensée tombe avec ta robe la chute de ma pensée est ce à quoi je pense quand je pense au moment où ta robe tombe le professeur dit ma pensée est une tombe où penser se dérobe ma pensée se dérobe dans l'envie de toucher ce que ta robe tombée enrobe de pensée...* » Etc. Sous l'affectation qui en développe la sinuosité vagabonde (comme si c'était bander plus *songé* que d'en étirer le branle sur plusieurs phrases enfilées sans ponctuation), ça rumine qu'enseigner à penser est enseigner le risque de penser comme on désire. Mais dans une époque où on pense faire de la désublimation un principe pédagogique, quand le détournement du désir sur la connaissance ne bande plus le ressort érotique de la relation pédagogique, céder à corps perdu à la vérité sexuelle, comme à une divinité révélée, pourrait bien ne soulever la robe de la fille que pour y enchaîner la pensée à un destin de corps perdu. Comme pour toute révolution — et il ne manque pas de révolutions virées en oppressions faute de cette continuation —, tout est dans ce qui lie le mouvement de libération à la continuation de sa pensée. De tout ce qui s'est

libéré depuis les années soixante, jeunesse, éducation, Québec, femmes, peuples, sexualité, dès que, se croyant arrivé à la maîtrise libre, le sujet, au lieu de continuer à penser le désir de sa libération, à désirer la pensée de sa libération, s'arrête pour en jouir et la posséder directement, une nouvelle tyrannie s'installe, étrange, et plus difficile à vaincre que la précédente, d'être si éclatante de liberté. « *Aussi ne peut-on plus dire que la connaissance soit toujours reconnaissance. Aujourd'hui, le savoir — jusqu'au plus savant des savoirs — a lieu sur une brèche, ou sur la crête d'une vague, et il est toujours aussi savoir de la brèche ou de la crête, et de l'imminence d'un non-savoir* », écrit Jean-Luc Nancy, dans *La pensée dérobée*.

Le maître se reconnaît dans certaines démarches de filles trop libres, à leur pas ivre de vivre qui court à l'abîme. Leur ébriété de vivre ressemble au vertige de sa propre voix quand lui-même épouse le rythme de vivre en donnant un cours sur un grand livre. Il admire ces passantes menues que le printemps balance vers un éros inconnu. Ce sont des corps roulant vers un destin ou vers une libération, des ventres courant vers une vérité sexuelle. Oui, de cette bande de ventre que dénude la mode montent des voix, c'est le siècle, et d'avant leur naissance, mille voix sourdes de pensées liées sans fin au désir de penser. N'est-il pas terrible, c'était déjà notre cas, *lyriques*, d'être né de la fin? Le ruban de peau nue, qui fait le tour des hanches et enveloppe les reins, est un ruban d'enregistrement, un disque où les voix tournautes attendent le rayon rubis qui les fera sonner. Aux rayons de son couchant, le maître voit friser les vibrations que soulève son éloquence à la surface de ces peaux ventriloques. Il voit en relief les sillons gaufrés qui enroulent à la nuit cette bande abdominale. C'est le tracé d'une vie en train de s'écrire. Quel poinçon, contre le destin, ou pour l'esclavage, décidera du sens de la voix gravée sur ces bandes passantes? Hélas, si leur vérité sexuelle, c'était de se perdre avec le libérateur? Dérision! maître, il est encore moins libre que ces ventres de filles où l'avenir acclame — sonnont les chaînes — un libérateur!

Pas un des huit ou neuf adultes qui ont vaguement couché avec moi quand j'étais mineur ne m'a conduit à ma vérité sexuelle. Certains, m'aimant, ont peut-être voulu me protéger contre l'excès de leur désir et ma séduction provocante. D'autres, je les désirais moi-même

au fond si peu, n'étant là tellement que pour l'aventure (ce bovarysme adolescent de poète maudit explorant le *mal* avec une *grande* personne) ou la riche culture qui les entouraient, et qu'ils me dispensaient (et j'ai connu des hommes authentiquement désireux d'exercer leur paternité symbolique et de culture), que ni pour la culture ni pour les femmes je n'y ai perdu mon désir.

Je ne suis pas sûr qu'il soit toujours mauvais pour un mineur de se laisser aimer par un adulte. Le danger augmente si lui-même commence à aimer. Son admiration pour le maître le propose à une pénétration ravageuse. S'il aime et s'abandonne, croyant ainsi s'emparer de la chose même, le tiers objet perd sa vertu médiatrice et la transmission de connaissance, toute sublimation abolie, de libération devient but atteint et oppression d'une nouvelle ignorance. Le moyen est mauvais, faux le raccourci qui fait croire au jeune séducteur comme au maître affolé qu'au lit on peut s'emparer de la connaissance d'un coup, la gober d'un trou, quand c'est une leçon de non-savoir seulement qu'on peut y prendre. Je ne verrai que toi, je ne vois au monde que toi — cette vérité de la passion exclut radicalement la libération pédagogique de la pensée. Et cependant, parce que penser naît du même élan qu'aimer, la passion est peut-être la relation humaine où l'échange psychique soit le plus formateur. La passion n'existe jamais que par faveur adorable d'éros en tiers. L'écrivain se forme au lit autant que par l'écriture et la lecture — Proust a de belles pensées sur cette pédagogie —, il y a des secrets qui ne passent que par là. Faire un vrai livre, ce n'est peut-être que symboliser, à son corps défendant, les trous que l'amour à corps perdu nous a faits. Comment, suivant Socrate, enseigner cela?

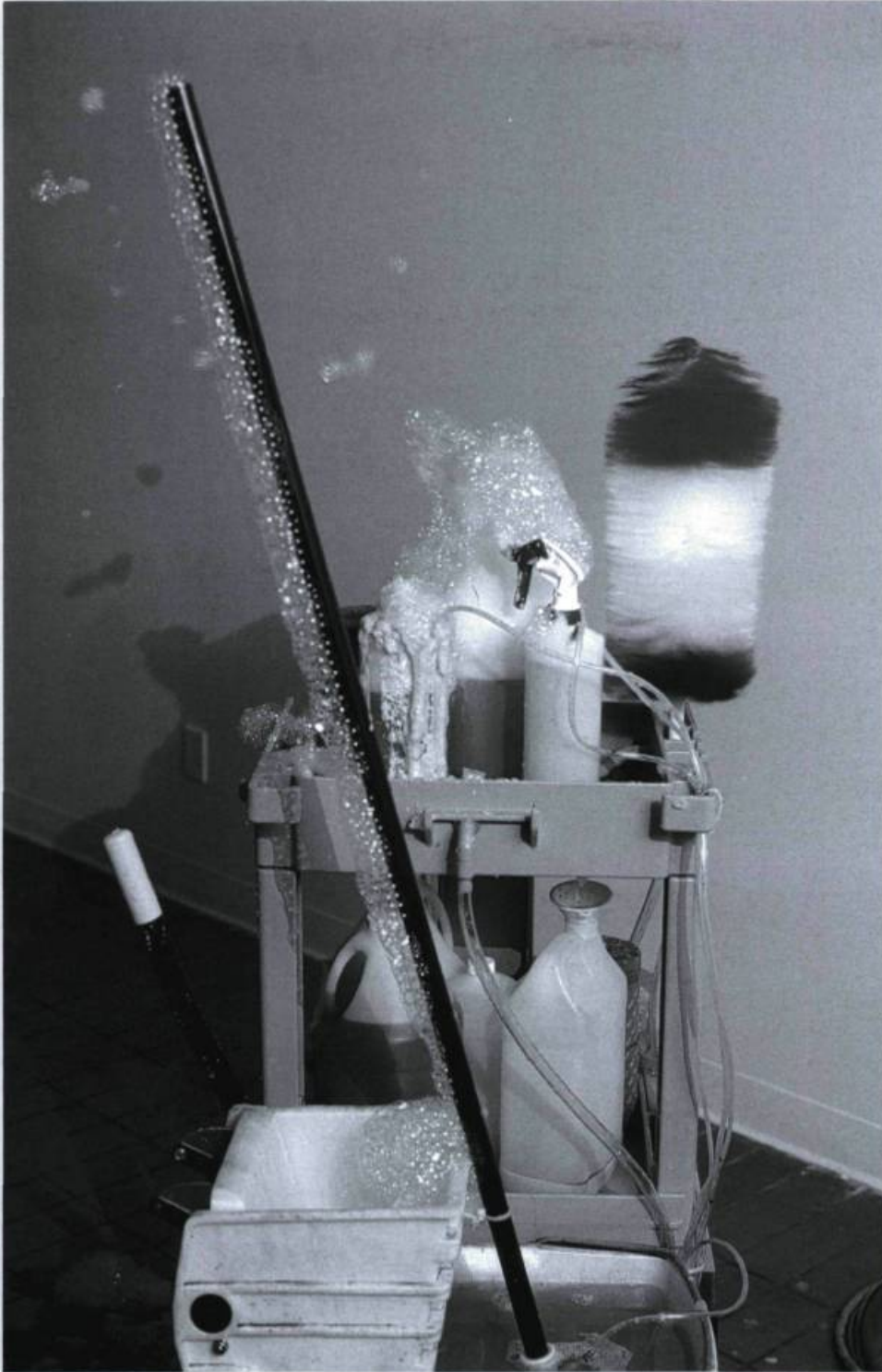
Dans la passion, on risque aussi sa mort. Nulle part le maître n'est davantage réduit à l'aveu nu de ce qui lui fait défaut pour être vraiment ce maître que désira le disciple. Les gémissements de la volupté, si proches, dit Baudelaire, de celles du supplice, ont aussi quelque chose du vagissement. Le maître vagissant dans le trou qu'il fait au disciple ne pense pas comme une fille enlève sa robe, il se dépense comme un homme nu qu'une fille désire mort. C'est un autre sujet — cependant le même.

Jean Larose



Kiki Smith, *Virgin Mary*, 1993, 167,6 × 68,5 × 48,2 cm. Bronze et argent

« Le fait de posséder un corps est certes quelque chose que nous avons en commun : pourtant, le corps reste pour chacun de nous un espace abstrait, étranger, anonyme. Notre propre corps est souvent pour nous une image abstraite : Kiki Smith donne une expression sculpturale de notre appartenance au corps, ou plutôt de notre non-coïncidence avec notre corps. Le corps est toujours lieu d'une expérience de déperdition (la carence affective, la blessure narcissique, la maladie puis la mort). Il est lieu d'une expérience privée (l'authenticité de l'intime) et en même temps lieu d'un enjeu qui nous échappe (la femme ou l'homme, la vie ou la mort...) — lorsque le corps lui-même nous échappe » (Michaël La Chance, « Corps étranger », critique de l'exposition de Kiki Smith, Musée des beaux-arts de Montréal, du 13 juin au 22 septembre 1996).



Jean-Pierre Gauthier, *Le concierge est parti dîner*, 1998. Courtoisie de la galerie Jack Shainman, New York

« [Artifice 98] s'incarne encore dans ces traces et ces attitudes léguées par les pratiques artistiques et curatoriales non institutionnelles de la fin des années soixante-dix qui faisaient correspondre les démarches *in situ* aux projets *ex situ* : des chambres d'amis aux chambres d'hôtel, des vitrines des grands magasins aux appartements particuliers, ces stratégies duelles réfléchissent sur la dialectique espace privé/espace public pour repenser la délocalisation de l'art » (Marie-Michèle Cron, « Artifice 98 », présentation de l'événement Artifice 98, du 18 juin au 16 août 1998, réalisé par Marie-Michèle Cron, David Liss, Katya Meir et John Massier).